

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE III

(Suite)

Encore quelques instants, et il allait atteindre la villa... Sans nul doute, il verrait Germaine. Et s'animant à cette espérance, il pressait, pressait toujours de son éperon d'acier les flancs de sa monture.

La campagne était belle : d'un côté la mer, entrevue dans une vapeur lointaine, sous un voile diaphane que déchirait peu à peu le soleil étincellant, de l'autre l'Orient pastoral ; des bouquets d'oliviers, des plantations de maïs, la coupole blanche de quelque vieux tombeau.

Mais Gaston ne s'attardait pas à contempler ce pays tout en vive lumière. Il venait de s'engager dans un étroit *radillon*, ombragé de jasmins, d'oliviers sauvages, de lentiques, d'aloès. Une petite source vive courait vers la mer en chantant, et la mer la recevait sans s'émouvoir, toujours calme comme les saphirs, et tissant, de ses vagues ridées, du satin, ce semble, ou de la moire.

La ville mauresque, avec des galeries découpées en ogives, ses cours plantées de myrtes et rafraîchies par des fontaines, apparaissait non loin de là. Le cœur du jeune enseigne palpitait avec violence, et bientôt Gaston fut à l'entrée de la cour principale.

— Germaine ! Germaine ! murmurait-il, vous retrouver ! vous revoir !... C'est mon rêve depuis deux années... Et ce rêve va donc se réaliser... Puis-je y croire ?

Il descendit de cheval, fit vibrer le timbre placé à l'euproée sur la porte bâtie sous une arcade et attendit longtemps.

C'est une angoisse, l'attente. Le marquis frémissait d'impatience. De nouveau sa main saisit en tremblant le bouton du timbre, et un coup, aussi timide que son cœur était inquiet de ce silence, résonna dans l'entfilade des galeries.

Encore une attente. Gaston prêtait l'oreille. Il perçut enfin un pas lointain, qui peu à peu s'avavançait. Des doigts osseux firent grincer une clé de fer ouvragée, et la porte tourna lentement sur ses gonds.

Un Arabe à barbe blanche, drapé dans un burnous et suivi d'un lévrier, se tenait debout, immobile, les traits impassibles, attendant les questions du voyageur.

Mais le marquis ne pouvait parler. Quelque chose se brisait en lui. À l'abandon des jardins intérieures, il devinait que le malheur s'était abattu sur la maison mauresque. Tous les stores de l'habitation étaient baissés, les portes closes. La fontaine de la cour égrenait sur les carreaux de faïence son mince filet d'eau, augmentant encore par ses notes mélancoliques la tristesse de l'abandon. Plus de fleurs dans les corbeilles du parterre ; seuls les myrtes poussaient à foison dans l'interstice des pierres en se mêlant à l'absinthe sauvage et au touffes de romarin.

— La famille de Guérande a donc quitté cette villa ? dit enfin Gaston de Trémur d'une voix tremblante.

L'Arabe resta impassible, l'œil grave, passant lentement la main dans sa longue barbe.

Pourquoi s'émouvoir ? semblait dire ce silence. Tant ce qui arrive, le destin l'a voulu. Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète.

Gaston répéta sa demande d'un accent plein d'anxiété. Alors le vieux Kabyle, qui ne parlait que la langue indigène, fit entendre un son prolongé, auquel répondit un cri

de même nature, et un bel enfant, qui, dans la cour voisine, faisait de la fantasia sur son cheval, apparut aussitôt, le nouveau venu échangea quelques mots en arabe avec son père, puis levant son œil à l'expression caressante, comme celle de tous les beaux yeux d'Orient, il salua selon la mode arabe : un baiser du bout des doigts.

Le jeune Kabyle parlait un français à peu près intelligible, et dans un langage guttural, tantôt précipité, tantôt coupé de silences, il apprit au jeune homme que son père était le gardien de la villa que maintenant elle appartenait à un riche Écossais : que prochainement elle serait mise en vente.

La voix émue, il ajouta :

— Le malheur est venu ici. Le maître est mort. La bonne dame aussi. Et la belle demoiselle partie bien loin, bien loin, pour la France... Ne jamais revenir !

Gaston respira. Certes, il était profondément affecté en songeant aux chagrins qui avaient accablé Mlle de Guérande ; mais enfin elle vivait. Il pourrait la revoir, la consoler. Il partirait le soir même. Le consul d'Alger saurait, sans doute, lui donner l'adresse de l'orpheline.

Était-elle en Bretagne ? Était-elle à Paris ? Peu lui importait. Son cœur lui disait tout bas qu'il reverrait Germaine.

Mais jusqu'ici son cœur l'avait trompé.

À son grand chagrin, toutes ses démarches pour retrouver Mlle de Guérande étaient demeurées infructueuses. Il était revenu désolé au roseau. Le matin même, il venait d'écrire une nouvelle lettre au consul d'Alger, une lettre presque découragée... désespérée... L'obstacle, l'absence, la difficulté de se rapprocher de Germaine avaient en quelque sorte sa sympathie. Et, tout à coup, ce nom de Mlle de Guérande était prononcé par mistress Morridge. Margaret connaissait Germaine... Margaret était son amie.

— Marc, s'écria Gaston, qu'il me tarde de monter sur le pont du *White-swan*, de recueillir les renseignements désirés... Que les heures qui me séparent de ma visite à miss Mac-Bayle vont me paraître lentes !

Les deux amis se tenaient toujours sur la terrasse.

En cet instant M. Richebrae, suivi de Lucco, traversait le parc.

— Mounsiu, dit ce dernier, s'arrêtant soudain, et demeurant à demi caché dans l'ombre d'un massif, mounsiu, regardez donc comme notre zonne morquous est plouiné dans de graves réflexions. Ah ! zé sousis countent.

— Et pourquoi donc, mon brave Lucco ?

L'italien reprit avec finesse :

— Pourquoi zé sousis countent ? Mais vous né connaissez donc pas les zounes coeurs ! Ça commence par rêver, rêver... et puis l'amour, il vient après. Et té ! c'est bien sour, mounsiu Gaston ! il est en train de composer ou s'ouberbe roman : et la belle est là, tout près, sour le pétit navire. Mais voyez donc la proune de mounsiu le marquis ? Elle né quotte pas les flots bleus. Elle flamboie. Elle dardie sur le zoli *White-Swan*, comme l'œil du serpent qui fascine oune gracieuse gazelle.

— C'est vrai, c'est vrai, mon bon Lucco, s'écria M. Richebrae, dont le visage s'épanouit de plaisir. Je crois, en vérité, que mon petit-fils va mordre à mes amours. Vois-tu, je lui ai inculqué de si sages principes ! Pourrait-il demeurer insensible aux charmes et à la fortune de miss Mac-Bayle ? Oui, oui, Lucco, tu as raison, il compose un roman, un beau roman. Ses yeux sont toujours dirigés vers le *White-Swan* comme vers un phare d'espérance... Maintenant, ils s'attendent à Sainte mère des anges !

Je puis donc faire préparer mes vêtements de noce, un costume tout à la fois élégant et riche, quelque chose rappelant le faste de l'Orient, sans cependant choquer le bon goût de la correcte Europe... *All right ! all right !* comme dit Margaret, vienne l'autonne, et nous aurons ici la plus belle noce qui ait jamais ébloui la terre de Bretagne !

— *All right ! all right !* reprit Lucco en ébauchant un entrechat. Oui, la noce sera belle. Nous conviendrons toutes les musiques de la France, de l'Armourique et de l'Orient : les binious, les floutes, les tambourins, sans oublier la mandoline. Et nous nous danserons des tarentellas ; et nous boirons du champagne écumeux et la sartrousse terminera la fête. Ah ! Mounsiu, vous êtes vraiment oune heureux montel ! Tout vous réussit à souhait... C'est *parfait, parfait !*

Et, mettant une intonation inimitable dans la prononciation de cet adjectif, qui exprimait son entière satisfaction, Lucco quitta le massif qui lui servait d'abri, et se dirigea, accompagnant son maître, vers l'écurie où tous deux voulaient admirer l'effet d'une nouvelle selle (style oriental) sur le bai brun de Gaston.

Où le marquis de Trémur était toujours plongé dans sa rêverie : les yeux toujours fixés sur le *White-Swan*, et, tremblant de désir, d'impatience, il songait :

— Je vais donc connaître enfin le sort de Mlle de Guérande ! Aujourd'hui même j'interrogerai miss Mac-Bayle.

Ayant ainsi décidé, il quitta Marc. Il allait gagner le parc, la grève, lorsque dans la cour sablée il aperçut la marquise. Elle revenait de sa course matinale et quotidienne, et tenait à la main un panier de forme élégante. Il ne la quittait jamais dans ses visites aux pauvres gens, et renfermait dans ses flancs arrondis bien des mystères. Qui dira jamais ce qu'il avait contenu et ce qu'il contiendrait encore de fruits, de confitures, de flacons de vin vieux, de livres, d'images ! car la clientèle de Mme de Trémur était nombreuse à Saint-Michel-en-Grève, à Saint-Eblamm, à Plestin. Partout, dans les villages avoisinant Roscoat, on la bénissait.

Elle s'arrêta devant son petit-fils, puis avec un sourire :

— Puisque te voilà, Gaston, nous allons faire ensemble quelques tours dans le parc : il me sera doux de m'appuyer sur mon cher bâton de vieillesse. Je commence à en sentir le besoin... Oui, je te l'assure.

C'était une légère altération à la vérité, car la marquise de Trémur était une charmante vieille, droite, ferme, l'œil brillant sous ses boucles blanches ; mais il est si bon pour une mère de s'appuyer sur son fils !

Et, tendrement, la marquise posa la main sur le bras que lui offrait Gaston.

Qu'elle est sûre et profonde, bâtie en force, cette tendresse maternelle, dont l'enfant, hélas ! s'occupe souvent bien peu ! Il court le monde, il brave les tempêtes, il caresse des chimères, il oublie !... Mais là-bas, au foyer, la mère songe toujours. Qu'importe l'ingratitude du fils ! La tendresse maternelle est une flamme qui se nourrit d'elle-même. Elle est comme ces forteresses bâties en granit : rien ne peut les détruire, et lorsque l'enfant revient, l'abri est toujours prêt à lui donner asile.

Gaston était un bon fils. Parfois cependant emporté par sa fougue de jeunesse, il avait oublié l'aïeule qui sans cesse pensait à lui. Ses lettres si aimées au Roscoat, se faisaient attendre, s'échelonnaient d'un mois à l'autre, et c'est long, bien long, un mois, quand chaque matin, le cœur palpitant, on guette le courrier qui apportera enfin les lignes désirées.